

Valery Gergiev et l'Orchestra of the Mariinsky Theatre, samedi soir à la Philharmonie

Une indescriptible tragédie

C'est à une grande, une très grande soirée russe que nous invita la Philharmonie samedi soir avec le légendaire Orchestra of the Mariinsky Theatre et Valery Gergiev dans un programme entièrement dédié à Piotr Ilitch Tchaïkovski.

■ Face à tant de perfection orchestrale, face à tant de profondeur musicale, l'on ne peut que s'incliner et recevoir tant de beauté, comme un véritable don du ciel.

Des qualificatifs qui s'élèvent à des hauteurs zénithales diamétralement opposées aux profondeurs abyssales des déchirements douloureux dans lesquels nous entraîna la sixième symphonie de Tchaïkovski, illuminée aux chardons rouges par Valery Gergiev. La soirée nous laissa bouleversé, écorché vif, traumatisé par une indescriptible tragédie.

Pourtant, elle avait bien commencé cette soirée, avec la première symphonie que Tchaïkovski rédigea encore, sous la houlette de son maître Anton Rubinstein. Mais c'est déjà du Tchaïkovski: le penchant vers le lugubre est déjà présent bien qu'il ne pointe son museau qu'avec discrétion et retenue. L'orchestre du Mariinsky Theatre nous séduit d'emblée par un pupitre de cordes aux sonorités chatoyantes, veloutées et très légèrement granuleuses. C'est cette dernière caractéristique qui nous attire et nous captive immédiatement. Ce grain, ce brin de rugosité que nous trou-



Valery Gergiev a su sonder la musique de Tchaïkovski au plus profond de son expression musicale

(Source: Philharmonie)

vons si souvent dans les orchestres baroques, voilà qu'il façonne les sonorités d'un grand orchestre symphonique. Et c'est justement ce grain qui va exacerber le fatum de Tchaïkovski, qui va le rendre omniprésent, qui va le dynamiser.

L'orchestre séduit également par une extraordinaire balance entre les pupitres. Les cuivres attaquent sans accroc, les flûtes dessinent leurs volutes avec une incandescence radieuse alors que les clarinettes savent faire mourir leurs phrases dans des nuances à la limite de la perceptibilité. Tout au plus aurait-on pu souhaiter un

accord plus fin dans les cuivres qui eurent tendance à être quelques «cents» plus haut que les cordes.

Revenons à la pièce maîtresse de la soirée: la *Pathétique*. Ce fut donc une interprétation absolument extraordinaire et hors pair. Prenant naissance dans les profondeurs les plus noires de l'orchestre, cette symphonie semble être un monument autobiographique par lequel son auteur livre au public toutes ses souffrances et ses douleurs. Gergiev a su la sonder au plus profond de son expression musicale et la rendre avec une justesse cruelle, presque démoniaque.

Seul le second mouvement apporte un peu de réconfort et de répit à une âme intrinsèquement torturée, répit qui n'est que furtif et passager. Bouleversant fut également le dernier mouvement qui s'acheva littéralement dans le silence absolu... de près de vingt secondes durant lequel la salle entière fut suspendue aux bras de Gergiev, tétanisée par ce qu'elle venait de vivre, ne sachant pas si elle pouvait faire part de son enthousiasme ou si elle devait quitter les lieux dans le respect le plus contrit....

■ Pierre Schwickerath